

Louis Veillot et Madame Bourdon. == "Corbin et d'Aubecourt" et "La vie réelle."

Magnifique étude littéraire écrite spécialement pour "L'Album Universel" par le Rév. M. Panneton

I

Il est deux petits livres, humbles de format, mais très remarquables de pensée et de style ; deux livres tombés de la plume de deux écrivains de renom, dans la maturité de leur âge et de leur talent ; deux livres dont la beauté des sentiments lutte constamment avec la beauté des idées et des pensées ; deux livres pleins de lumière et de grâce, écrits sous la même inspiration chrétienne, se ressemblant sous un certain rapport — puisqu'ils consistent en une suite de lettres écrites par une jeune fille et une femme, mais en même temps différenciant l'un de l'autre par la manière propre à chaque écrivain — car enfin, selon la fameuse parole de Buffon, le style, c'est l'homme.

Ces deux livres, bienveillants lecteurs de l'"Album", sont ceux dont les titres figurent en tête de cet article avec les noms de leurs auteurs : "Corbin et d'Aubecourt", de Louis Veillot ; "La Vie Réelle", de Madame Bourdon.

Louis Veillot, qui avait abordé avec un brillant succès presque tous les genres de littérature, voulut un jour s'essayer dans le roman. L'idée de cet ouvrage lui vint en une circonstance particulière. Il se trouvait en Alsace, chez un ami intime, dont la maison, ou plutôt le château, est situé dans un endroit des plus pittoresques.

Cet ami, grand seigneur, avait de plus et surtout pour Veillot le mérite d'être un fervent catholique. Il se nommait Théodore de Bussière, et était uni à une femme digne de lui. Possesseur d'une grande fortune, il couronnait ces avantages matériels par des qualités d'homme profondément religieux, de fin lettré, d'ami des beaux arts.

Relativement jeune, Théodore de Bussière se complaisait à donner une aimable hospitalité à ses jeunes amis lettrés qui, comme lui, pratiquaient la vertu sans respect humain, et s'efforçaient de défendre l'Eglise par la parole et par la plume.

Un jour qu'ils avaient causé à perte de vue de bien des choses, Louis Veillot se permit d'avancer que le roman pourrait être utilisé par les catholiques, et devenir une arme de combat pour lutter contre les influences pernicieuses des mauvais romans. De l'idée, du projet il passa un peu tard à l'exécution, et écrivit ce délicieux roman qui se nomme "Corbin et d'Aubecourt".

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cet opuscule consiste en une série de lettres qui sont présentées comme l'oeuvre d'une jeune fille. C'est surtout dans ce roman moral que le rude polémiste a révélé la douceur de ses sentiments, la délicatesse de son coeur. En vérité, l'on dirait que c'est une jeune fille, et des plus délicates, qui a dicté ces lettres avec une élégance de style exquise, avec une délicate expression des sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus chrétiens.

L'intrigue de l'ouvrage est une fréquentation entre une jeune fille et un homme assez âgé. Elle nous paraît être l'idéal d'une fréquentation chrétienne. Il serait à souhaiter que ce charmant petit livre fût entre les mains de toutes les jeunes personnes qui se disposent à l'état du mariage. Elles y trouveraient le modèle de la conduite à suivre avant de recevoir le "grand sacrement", comme l'appelle l'apôtre saint Paul.

II

Madame Bourdon est l'une des étoiles brillantes de cette pléiade de femmes françaises qui ont tenu la plume dans le dix-neuvième siècle, entre autres Madame de Staël, Madame Swetchine, Madame Craven, Mademoiselle Eugénie de Guérin, Mademoiselle Zénaïde Fleuriot.

Le but qu'elle cherche à atteindre dans ses divers ouvrages est de tourner les âmes vers les régions du devoir ; de démontrer que le bonheur dans "cette vallée de larmes" ne peut se réaliser que par la pratique de la morale évangélique. Il semble que la noble et pieuse femme, frappée de cette belle parole du poète Lucien : "Le bonheur terrestre n'est jamais qu'un malheur plus ou moins consolé", prenne à coeur de convaincre les âmes plus ou moins blessées par les pierres et les ronces du chemin de la vie, qu'il n'y a que la religion

du Christ capable de changer ces blessures en jouissances, en délices.

Madame Bourdon, dans tous ses livres, accomplit l'oeuvre d'un ami qui vient apporter à son ami souffrant des encouragements, des consolations.

Elle ne fait pas de romans ; elle peint la vie telle qu'elle est, "avec ses grands et ses modestes devoirs, ses combats secrets, que l'oeil de Dieu voit et compte, les joies et les douleurs du foyer."

Dans sa "Vie réelle", la plus parfaite de ses compositions — parce que peut-être elle n'est que la peinture de sa propre vie — elle nous trace le tableau de l'existence d'une femme chrétienne.

Elle commence son histoire à sa sortie d'un couvent d'Urseines. La jeune fille, guidée par sa mère — un modèle de femme pieuse et éclairée — fait avec circonspection ses premiers pas dans le monde. Elle regarde, elle examine, elle observe la société sous ses divers aspects, elle en voit les travers comme les bons côtés, les vertus et les vices... Puis, après une sérieuse préparation, faite sous les regards de Dieu, elle se décide à entrer dans l'état du mariage.

Elle choisit, par une douce inclination de son coeur, celui qui doit être le compagnon de sa nouvelle carrière, celui qui doit porter avec elle le poids des épreuves de la vie de famille.

Dans la peinture des péripéties de cette vie familiale dans le récit des événements divers qui la remplissent, Madame Bourdon est admirable de naturel, de justesse, de vérité. C'est véritablement la "vie réelle". Les choses s'y passent comme nous les voyons se passer tous les jours sous nos yeux.

Les joies, les tristesses, les plaisirs, les ennuis, les jours sereins, les jours sombres, les surprises désagréables, les froissements entre époux, les susceptibilités entre beaux-frères et belles-soeurs, les remèdes applicables aux uns et aux autres, les succès, les revers, les caractères légers, les caractères graves, les caractères âpres ou trop doux, les délicatesses comme les indécidables du coeur, les affaires domestiques, les devoirs sociaux, l'éducation des enfants, etc., etc., tout est là représenté d'une manière vraie, réelle. Souvent le lecteur, en voyant toutes ces réalités, se dit à lui-même : "C'est bien vrai, tout cela !... C'est bien là la conduite d'un tel ou d'une telle... C'est bien moi, enfin, que je reconnais dans certaine faiblesse ou certaine vigueur de caractère... Hier, l'autre jour, j'ai vu se dérouler de pareilles scènes dans ma propre famille, dans celle de mon ami."

Des deux époux, c'est l'héroïne qui meurt la dernière. Elle voit d'un oeil mélancolique, en même temps résigné, ses parents et ses amis disparaître les uns après les autres de la scène de ce monde et tomber comme les feuilles de l'arbre à l'approche de l'hiver.

En compensation, elle voit avec bonheur ses petits-enfants se jouer autour d'elle, venir lui présenter les témoignages de leur tendre affection, écouter avec intérêt les histoires du bon vieux temps.

Les dernières pages de "La Vie Réelle" revêtent un caractère tout particulier de mélancolie sereine qui va à l'âme. — On sent les larmes monter du coeur aux yeux.

Notre héroïne meurt comme la sainte femme qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie, elle meurt de "la mort des justes" sans l'espérance d'arriver "au port tranquille où les chrétiens se reposent."

Dans le cours de son charmant opuscule, Madame Bourdon s'élève parfois à de hautes pensées. Instruite, éclairée en religion et en morale, elle parle toujours pertinemment des dogmes catholiques, elle disserte sur les vertus et sur les vices comme un théologien.

III

En lisant ces deux charmants ouvrages, il nous est venu naturellement à la pensée de les comparer l'un avec l'autre. Tous deux sont des chefs-d'oeuvre, c'est évident. Tous deux sont des perles de la littérature française, et brillent de l'éclat du

diamant. Nous en appelons de ce jugement au bon goût, au discernement littéraire des lecteurs de l'"Album".

Pour Louis Veillot, d'abord, c'est réellement un tour de force. Quel est, en effet, le mystère de cette plume — laquelle d'ordinaire est une épée qui frappe, et semble ne demander qu'à frapper les mécréants de toutes sortes se rencontrant sur son chemin — quel est le mystère de cette plume qui se transforme tout à coup en une lyre mélodieuse ?

La sévérité, la dureté, le sarcasme du polémiste font place à l'expression des plus tendres sentiments. La plume du journaliste semble toujours guidée par la main délicate d'une jeune fille.

La seule remarque que nous oserions timidement risquer, c'est que le ton de ces lettres gracieuses nous paraît quelque peu élevé pour le genre épistolaire. Il nous semble qu'une personne du sexe, si noble qu'elle fût dans l'art d'écrire, n'eût peut-être pas pris ce style constamment élevé. A l'instar de Madame de Sévigné, elle y aurait mis plus d'abandon de la forme.

C'est Madame de Sévigné qui a dit quelque part : "Ne polissez pas vos lettres, vous en feriez des pièces d'éloquence."

A propos de ce parallèle entre "Corbin et d'Aubecourt" et "La Vie Réelle" nous préférons opposer à cette dernière, "Agnès de Lauvens", due aussi à la plume si souple de Louis Veillot.

C'est encore là une plume de femme que le maître styliste a voulu manier ; et il nous a paru le faire avec une vraisemblance parfaite.

Il est aussi bon nombre de lettres de Louis Veillot, adressées à diverses personnes, que l'on pourrait avantageusement comparer aux plus belles lettres de femmes. Elles sont tout à fait dans le genre et d'une beauté de forme et de sentiments à ravir.

Madame Bourdon, elle, en femme véritable, a pris dans son journal le ton simple, naturel, convenant à ce genre de littérature qui n'est autre, à notre avis, que celui de la lettre.

A propos, il faut reconnaître que le genre épistolaire est proprement celui des femmes, en particulier des femmes françaises. On peut avancer avec assez de fondement que le genre épistolaire moderne vient de la France, et que l'honneur de sa création en revient à Madame de Sévigné. Le laisser-aller, la souplesse, la délicatesse, la grâce, le naturel, la légèreté, le tact — qualités particulières au genre épistolaire, ont été déployées chez cet écrivain immortel à un degré de charme au-dessus duquel on imagine rien.

L'influence de Madame de Sévigné s'est étendue sur son siècle et sur les deux qui ont suivi.

Louis Veillot avoue lui-même qu'il se délectait à la lecture assidue des lettres de Madame de Sévigné. Peut-être qu'il doit à ces lectures quelque chose de la grâce et de la souplesse qu'il a manifestées dans certaines de ses lettres.

Eh ! bien, revenant à Madame Bourdon, cette femme nous semble être celui qui rappelle le plus Madame de Sévigné sous le rapport des qualités féminines signalées plus haut. Rien de plus simple, de plus naturel, en même temps, rien de plus gracieux, de plus délicat que ces notes intimes du journal de son héroïne.

Tout chez elle coule de source, ainsi que le dit l'auteur latin : "ex fonte manat", avec une aisance, un laisser-aller qui charme toujours et jamais ne lasse. On dirait que sa phrase, parfois périodique, toujours harmonieuse, lui arrive toute moulée dans l'esprit, semblable à certaines mélodies de Bellini ou de Donizetti ; ou mieux encore, à certains vers de Lafontaine, tels que ceux-ci :

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil...
Pour vous mieux contempler demeurez au désert...
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrais-je jamais
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le
[frais ?

Madame Bourdon a dû beaucoup lire Chateaubriand, dont elle dit que la prose cadencée est plus mélodieuse que les vers.

Cependant, n'allons pas croire que ce style ne soit pas simple ; nous le répétons, ce style est fait de simplicité, de naturel, en même temps que de grâce et d'harmonie.

Madame Bourdon est en cela la rivale de la charmante Eugénie de Guérin, et toutes deux n'ont point de maître sous le rapport de la perfec-